



AGRICULTURE ET ALIMENTATION REPORTAGE

Dans le bassin du Pô, les défis de la riziculture italienne face au dérèglement climatique

Après avoir vécu seize mois de sécheresse jusqu'en avril 2023, le territoire qui permet à l'Italie d'être le premier producteur européen de riz tente d'anticiper de futurs épisodes climatiques similaires. Car le plus long fleuve d'Italie fait vivre des milliers d'agriculteurs.

Cécile Debarge - 31 juillet 2023 à 16h29

Castello d'Agogna (Italie). – Le long des routes nationales qui relient la cinquantaine de petites communes de la Lomellina, seuls les champs de maïs et de blé se fraient un chemin à travers les rizières. En cette fin du mois de juillet, les plants de riz se sont déjà colorés d'un vert profond. Leurs longues tiges dansent au gré des bourrasques de vent. À leurs pieds, l'eau s'écoule tranquillement dans les canaux. D'un coup d'œil rapide, il est impossible de deviner que la région se relève à peine du plus long épisode de sécheresse jamais enregistré, qui a pris fin au mois d'avril 2023.

Il faut arpenter les rizières de Castello d'Agogna, qui entourent le Centre de recherche sur le riz, pour retrouver les images de terre fissurée de l'été 2022. Les canaux qui entourent l'une de leurs rizières sont à sec. Mais contre toute attente, des épis verts sont sortis de ce sol assoiffé, droits comme des piquets.

« On ne sait pas où cette expérience nous mènera mais on essaie de reproduire des conditions de sécheresse pour anticiper une nouvelle situation de crise », explique Luigi Campanini, qui travaille au service d'amélioration génétique et des activités semencières du centre de recherche, lequel est financé par l'Ente Nazionale Rizi, l'organisme chargé depuis 1931 de promouvoir la filière du riz, dépendant du ministère de l'agriculture mais financé par des fonds privés.

« On a planté les mêmes variétés de riz, côte à côte. Le premier champ a été immergé, la gestion de l'eau y est optimale, et le deuxième est en condition de stress hydrique, comme l'année dernière », explique Luigi Campanini, en traversant le champ craquelé par le manque d'eau. « On essaie de traiter le riz, qui est normalement une culture immergée, comme celles de maïs ou de soja qui sont respectivement arrosées tous les quinze ou vingt jours, poursuit-il. On fait le minimum pour assurer la survie des plants et garantir une production. »

Au terme de la recherche, Luigi Campanini et son équipe relèveront plusieurs paramètres : combien d'eau a été nécessaire pour faire survivre le riz, combien de fois le terrain a dû être désherbé, quelle variété résiste le mieux au manque d'eau.

« L'année 2022 a été un désastre total, les images satellitaires que nous avons réalisées ont montré des récoltes

entièrement détruites sur près de 26 000 hectares, se souvient Marco Romani, à la tête de l'équipe d'agronomes de l'Ente Nazionale Risi. Il faut y ajouter les exploitations dont la production n'a représenté qu'entre 50 % et 80 % de celle de l'année précédente. »

Certes, la région a déjà connu des épisodes de sécheresse en 2003, 2007 et 2013. Mais jamais l'impact sur la production de riz, la plus touchée des cultures de la région, n'avait été si important : - 17 % en 2022 par rapport à 2021.

La première conséquence pour l'année 2023 a été une réduction de la surface cultivée entre 7 000 et 8 000 hectares, sur un total de 220 000 hectares dévolus aux rizières en Italie. « *Nous ne sommes que le 31^e producteur mondial avec 0,2 % environ de la production de riz, mais le premier producteur européen* », détaille Davide Mantovani, responsable du centre d'étude flambant neuf de l'Ente Nazionale Risi. Il fait défiler sur des tablettes dernier cri les chiffres les plus récents : « *En 2021, nous avons produit 54 % du riz européen, loin devant l'Espagne. La moitié pour la consommation nationale, le reste pour l'export.* »

La province de Pavie a été particulièrement touchée par les seize mois de sécheresse. Parfois appelée la « Food Valley », irriguée par trois fleuves, elle concentre un tiers de la production alimentaire du pays.

La province de Pavie, qui fait partie de la région de la Lomellina et a été particulièrement touchée par les seize mois de sécheresse, est parfois appelée la « Food Valley » italienne. Riche en eau, irriguée par trois fleuves, elle concentre un tiers de la production alimentaire du pays. Mais le modèle atteint ses limites avec le dérèglement climatique. Aux confins du bassin méditerranéen et de l'Europe centrale, le bassin du Pô est considéré comme l'un des « points chauds » du réchauffement climatique en Italie.

« *Les données relevées ces vingt-cinq dernières années montrent que la pluviométrie annuelle moyenne reste à peu près la même, mais sa distribution a complètement changé, plus seulement au cours de l'année mais sur des périodes de plusieurs années. C'est ce phénomène qui nous inquiète tout particulièrement* », analyse Francesco Tornatore, responsable de l'autorité territoriale du bassin du Pô, chargé de la gestion des ressources. En moyenne, il pleut 90 milliards de mètres cubes sur le bassin. Mais en 2022, il n'en a plu que 56 milliards, avec quarante jours sans une goutte de pluie dans les endroits les plus touchés.

« *On doit aussi faire face à des années très pluvieuses comme en 2014 où il a plu 120 milliards de mètres cubes sur la région* », complète Francesco Tornatore. Il rappelle que les inondations qui ont frappé l'Émilie-Romagne, dans le centre de l'Italie, au mois de mai dernier, vont de pair avec les épisodes de sécheresse.

60 % de l'irrigation italienne dans la plaine du Pô

C'est la « nouvelle normalité » de la région, estime l'Autorité territoriale du bassin du Pô. Du nord au sud du pays, les périodes de pluies intenses, similaires à des épisodes de mousson, et celles sans pluie se sont multipliées ces dernières années. Avec l'augmentation des températures moyennes, c'est l'un des signes les plus tangibles d'une tropicalisation du climat italien.

Début juillet, à Rome, la fondation pour le développement durable Italy for Climate a présenté son rapport sur l'eau. L'année 2022 détient un triste record : 2 000 événements météorologiques « exceptionnels » ont été enregistrés dans le pays, alors que 6,9 millions d'Italien·nes, plus d'un million d'entreprises et près de 5 millions d'habitations vivent dans un territoire exposé à un risque hydrique moyen ou élevé.

« *Il est matériellement impossible de créer un système assez résilient pour gérer ces variations dans un territoire aussi grand que le nôtre* », prévient Francesco Tornatore. D'un côté, des efforts sont faits pour améliorer les systèmes déjà existants de stockage et de transport de l'eau. Selon le rapport d'Italy for Climate, 42 litres d'eau sur 100 transportés sont perdus pendant le transport à cause d'un système de canalisations vétuste. De l'autre, l'Autorité territoriale du bassin du Pô multiplie les solutions destinées à réguler d'importantes chutes d'eau. Mais ces solutions techniques ne suffiront pas sans effort de gestion de l'eau, en particulier dans le secteur agricole.

41 % de l'eau prélevée dans le pays est destinée à l'agriculture, et le bassin du Pô est la région la plus gourmande de cette ressource en eau, en utilisant 60 % des vingt milliards de mètres cubes d'eau utilisés chaque année pour l'irrigation. Surtout, ces besoins connaissent des pics importants, notamment entre fin mai et fin juin.

Une technique phare de riziculture de la région de la Lomellina a été particulièrement pointée du doigt lors de l'épisode de sécheresse : celle de la culture sèche. Au lieu d'inonder les rizières dès les mois d'hiver, puis de semer le riz, l'opération a lieu sur un terrain sec, plus facilement accessible aux tracteurs, qui est ensuite arrosé abondamment à la fin du printemps et pendant l'été.

Cette technique, née dans la deuxième moitié des années 1980 au Centre de recherche sur le riz, est inspirée des méthodes utilisées dans le sud des États-Unis. Elle permettait de cultiver du riz sur des terrains peu propices à cette culture et de réduire les coûts de production. « *80 % du riz de la région est cultivé avec cette technique, c'est trop, la proportion devrait atteindre entre 20 et 40 % des rizières* », reconnaît l'agronome Marco Romani.

« *Il faut changer d'approche et de mentalité, mais il faut des années pour qu'une entreprise assimile de profonds changements* », juge Fabio Brescacin, président de Natura Sì, leader italien de la vente de produits biologiques et naturels. À travers son projet « Les Terres d'Ecor », la marque collabore avec 33 entreprises agricoles particulièrement vertueuses. Deux d'entre elles produisent du riz. Au-delà d'une gestion de l'eau très attentive, d'autres méthodes sont employées : fertilisation naturelle du terrain, maintien important de l'humus, notamment pour mieux retenir l'eau, ou expérimentation des cultures de couverture.

Cette dernière piste a déjà fait son chemin jusqu'à Nicorvo, petit village de 276 habitant·es, entre Pavie et Novare. « *L'une des seules solutions à long terme, c'est de changer notre manière de cultiver. Construire des puits ou des bassins, c'est inutile sur le long terme* », estime l'agriculteur Roberto Marinone. Avec sa femme Marianna, il cultive 48 hectares. Depuis 2016, le couple pratique une agriculture « *régénératrice* » et biologique. Ils cultivent du riz mais aussi des petits pois, du millet, de l'avoine, des haricots et de nombreuses herbes, qui servent ensuite au fourrage pour les animaux.

L'objectif de cette rotation des cultures est de ramener de la matière organique dans les sols grâce aux herbes et d'en assurer la fertilité. Mais aussi de mieux répartir les besoins en eau. Ces pratiques sont encore marginales en Italie. Le long du Pô, les changements en sont encore à leurs prémices. L'Ente Nazionale Risi multiplie les tables

rondes et les rencontres pour sensibiliser les agriculteurs et agricultrices.

Elle s'intéresse aussi à une variété de riz qui a fait ses preuves en Louisiane, avec une récolte au mois d'août. Au-delà de l'agriculture, c'est aussi tout le pays qui doit s'interroger sur sa consommation d'eau. Italy for Climate soulignait dans son rapport un chiffre impressionnant : les Italien·nes consomment en moyenne 220 litres d'eau par jour et par habitant. Le chiffre le plus élevé d'Europe, près de deux fois supérieur à la moyenne européenne.

Cécile Debarge

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart - 127 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris.
RCS Paris 500 631 932. Numéro de CPPAP : 1224Y90071 - Directeur de la publication : Edwy Plenel